

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

145 Camera oscura (III)
Christian Sauvé

161 Pleins feux sur *Le Collectionneur*
Daniel Sernine

165 Encore dans la mire
Denis Le Brun, Richard D. Nolane, Jean Pettigrew, Stanley Péan,
Christophe Rodriguez, Norbert Spehner

N° 3

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit



Ré-adaptations

Sur le plan créatif, Hollywood ne s'est jamais distingué par son originalité. Quand un film coûte des millions de dollars, pourquoi prendre des risques financiers au lieu de recourir à des recettes éprouvées ? L'usine-à-celluloïd préférera produire une douzaine de films à formule avant d'oser une bouffée d'originalité cinématographique comme **Memento**, ce polar non linéaire de 2001 écrit et réalisé par le néophyte Christopher Nolan.

Voilà pourquoi il est un peu ironique que le récent projet de Nolan ne soit rien d'autre qu'un remake d'**Insomnia**, un thriller norvégien relativement conventionnel. Cela dit, sa version américanisée (l'action a été transposée en Alaska) a beau être un peu plus grand public que le film original, elle n'en perd pas beaucoup d'efficacité. L'intrigue d'**Insomnia** s'aventure dans des zones grises du point de vue de l'éthique et présente des relations complexes entre les personnages : un policier d'expérience (Al Pacino) est manipulé par un tueur (Robin Williams, qui joue ici – tiens, tiens – un auteur de polars). Le film devient plus dérangeant lorsque le héros – rendu insomniaque par l'absence de nuit à ces latitudes – perd progressivement le contrôle de la situation.

Par sa réalisation prenante, Nolan prouve qu'il est amplement capable de mener efficacement un récit conventionnel, ce qui augure bien pour ses prochains films. Le talent des acteurs impliqués est considérable (avec la présence d'Hilary Swank, on y compte quand même trois récipiendaires d'oscar) et c'est un plaisir renouvelé que de revoir Pacino dans un autre rôle policier. Malgré une finale plutôt faible, les péripéties et retournements sont menés avec une aisance comparable à celle d'un bon polar littéraire et les prises de vue des paysages sont tout simplement



spectaculaires. Il y a des longueurs, hélas, mais le consensus critique sur **Insomnia** a été généralement favorable, chose plutôt rare dans le cas d'un remake...

Il est également peu fréquent que les critiques accueillent favorablement l'adaptation d'un roman à succès, mais tel semble être le cas du thriller **The Sum of All Fears**, tiré du best-seller de Tom Clancy. Même si le livre est une pièce maîtresse dans la série « Jack Ryan », le film ne requiert pas qu'on connaisse forcément les autres œuvres de Clancy : cette fois, Jack Ryan (Ben Affleck) est plus jeune que dans ses précédentes incarnations cinématographiques (Harrison Ford, Alec Baldwin) et aurait

146



aisément pu être un personnage distinct. Une seule constante : Ryan n'est pas un super-héros, mais un analyste de la CIA utilisant sa formidable intelligence pour s'attaquer au problème de la prolifération des armes nucléaires. Sous peu, le gouvernement aura bien besoin de ses services, puisque des terroristes menacent une ville américaine...

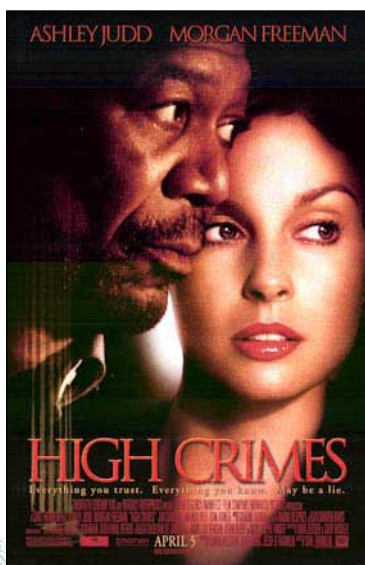
Onze ans après la parution du roman, **The Sum of All Fears** est le film du moment. Avant le 11 septembre 2001, on aurait jugé ses prémisses peu crédibles. Immédiatement après, c'aurait été un film insupportable. Mais avec les manchettes récentes au sujet de la possibilité d'autres attaques terroristes aux États-Unis, le film arrive en salle à un moment idéal. Trouvera-t-il un public ? Peu importe l'actualité, le film parle pour lui-même. C'est un thriller remarquablement réussi. Intelligente et complexe, cette adaptation devrait plaire aux fans du roman malgré les simplifications considérables apportées à l'intrigue. Évidemment, la rec-



Photo : Phillip V. Caruso

titude politique hollywoodienne a transformé les antagonistes arabes en néo-nazis, mais le rythme du film est beaucoup plus soutenu que celui du roman. On laisse un peu plus de place à l'action sans toutefois lésiner sur l'authenticité. Bref, un excellent thriller et une excellente adaptation.

On peut également s'estimer satisfait du travail d'adaptation du roman **High Crimes** de Joseph Finder, mais il faut avouer que le livre n'est pas du même niveau que le super-thriller de Clancy. En ce sens, **High Crimes** reste fidèle au livre ; c'est une histoire à suspense honnête, parfois invraisemblable mais nullement exceptionnelle. Elle s'ouvre sur l'arrestation du mari d'une jeune avocate (Ashley Judd). On accuse l'homme de crimes de guerre commis des années auparavant, à la grande surprise de l'avocate qui décide alors de défendre son mari. Devant les subtilités des cours martiales, elle fait appel à un avocat-expert (Morgan Freeman) pour obtenir conseils et protection. Évidemment, le procès n'est pas bien vu par certains haut gradés.



148

un film construit avec beaucoup de professionnalisme et durant lequel on ne s'ennuie pas souvent. Un peu comme le livre, donc...

À l'assaut de votre écran

Avec le succès critique et commercial de **Saving Private Ryan**, nous assistons présentement à une renaissance du film de guerre. Un réalisme assisté par ordinateur ainsi qu'un nouvel équilibre entre la glorification des combattants et la condamnation de l'horreur du combat sont les deux caractéristiques principales de cette nouvelle vague.

Dans cette optique, les parallèles entre **Saving Private Ryan** et **We Were Soldiers** sont évidents; réalisme brutal, cinématographie sophistiquée et traitement respectueux des combattants sont à l'ordre du jour. Adapté d'un livre documentaire sur la bataille de Ia Drang (**We Were Soldiers Once... and Young**, du Général Hal Moore), **We Were Soldiers** décrit le premier engagement d'envergure de la guerre du Vietnam pour les Américains. Mel Gibson y incarne le général Moore en apportant au personnage une mesure de dignité appréciable. Le scénariste et réalisateur Randall Wallace, pour sa part, a su doser sentimentalisme et spectacle, mais il n'évite pas les clichés manipulateurs s'il sait

Même si **High Crimes** est conçu et réalisé convenablement, on peut reprocher au film de simplifier parfois un peu trop les personnages et les péripéties du livre. Par exemple, l'aspect le plus fascinant du roman, la description des différences entre justice civile et justice militaire, est bien peu exploité à l'écran. Les deux versions partagent cependant comme défaut la nature conventionnelle et prévisible de l'intrigue: il suffit d'appliquer un peu de logique dramatique élémentaire pour deviner le retournement final, qui est plus pénible que surprenant. **High Crimes** demeure

les exploiter à bon escient. Par exemple, une scène où des femmes restées à la maison apprennent la mort de leurs maris est particulièrement efficace, même si on a déjà vu tout ça bien avant. (On tiquera cependant sur un message antiracisme inséré bien maladroitement.) Pour les férus d'action, le film comporte également sa part de scènes saisissantes; on se souviendra plus particulièrement d'une attaque au napalm assez dramatique.

We Were Soldiers paraîtra peut-être un peu trop mécanique et racoleur aux yeux de certains, mais cela n'enlève rien à la valeur du film. Après plus de deux décennies de films américains où le Vietnam est traité comme un traumatisme national, voici enfin une vision beaucoup plus neutre: ce film est un des premiers à présenter les deux côtés du conflit vietnamien de façon relativement équitable.

Si **We Were Soldiers** est un film de guerre bien traditionnel, **Hart's War** se prête moins bien à une catégorisation définitive. Hybride comportant des éléments de drame carcéral, de thriller juridique et de film de guerre, cette adaptation du roman de John Katzenbach raconte le procès pour meurtre d'un officier dans un camp de prisonniers alliés durant le dernier hiver de la Deuxième Guerre. Le film pige allègrement dans le répertoire des clichés des trois genres susmentionnés, réussissant à susciter un intérêt surprenant.

Le réalisateur Gregory Hoblit poursuit ici (après **Primal Fear**, **Fallen** et **Frequency**) une série de films biens faits mais sans



Photo : Murray Close

plus. Le scénario comporte sa part de faiblesses évidentes (des découvertes inexplicables, des tirades pompeuses insérées sans grande subtilité) et se contente surtout de déplacer des éléments narratifs d'un point A à un point B, sans panache. Il s'agit manifestement de fiction de genre, et non d'une tentative pour recréer une réalité historique. En revanche, la réalisation est limpide et Bruce Willis livre une performance amplement convaincante, même si elle est calquée sur son rôle dans **The Siege**. Ici, ce n'est pas tant une intrigue particulière qui retient l'intérêt que l'enchevêtrement de diverses intrigues : les conflits sont l'essence du drame, et il y en a plusieurs !

On remarquera enfin que **Hart's War** est un film bien masculin : non seulement n'y a-t-il aucun rôle féminin, mais le film tourne souvent autour de pôles émotionnels communs aux aventures pour hommes : honneur, patriotisme, devoir...



Charlotte Gray est un tout autre film. Adapté du roman de Sebastian Faulks, il raconte l'épopée d'une jeune Écossaise (Cate Blanchett) parachutée en France durant la Deuxième Guerre afin de servir comme agente pour les services secrets britanniques. Il serait simpliste de parler ici de « film de guerre pour femmes », mais il est évident dès le départ que **Charlotte Gray** porte essentiellement sur les dilemmes émotionnels des personnages. La conclusion déchirante du film joue de façon efficace avec plusieurs sentiments contradictoires. Pas beaucoup d'explosions ou de scènes de combat dans ce film parfois plus proche du drame romantique que du drame de guerre. Là aussi s'agit-il peut-être d'une tendance, dans la lignée de **Pearl Harbor** et de **Capitaine Corelli's Mandolin**...

Cela dit, **Charlotte Gray** n'est pas, et de loin, un chef-d'œuvre. Le film est très lent et parfois anecdotique. L'adaptation d'une histoire si intimiste écorche au passage certains conflits plus subtils ; on pensera ici surtout aux scènes entre Blanchett et



151

certaines Français peu sympathiques. D'autres séquences, comme celle de l'entraînement, sont réalisées de façon très conventionnelle, comme si la réalisatrice savait fort bien que là ne résidait pas l'intérêt principal du scénario. Néanmoins, avec son action située en France, le film présente un intérêt un peu plus vif qu'à l'accoutumée pour les lecteurs d'*Alibis*. Si la version originale anglaise exaspère un peu par l'emploi d'accents britanniques pour des personnages français, le film explore habilement un sujet que plusieurs voudraient oublier, la collaboration de plusieurs Français avec les Allemands sous le régime de Vichy...

Femmes en péril

De victimes à femmes fatales, les membres du sexe prétendu faible ont toujours eu de la difficulté à se faire représenter de façon équitable au cinéma. Trois films récents nous montrent sans équivoque que le débat est loin d'être terminé.

Premier cliché : la victime. Qui de mieux que deux femmes en péril comme protagonistes d'une histoire d'invasion de domicile ? Dans **Panic Room**, c'est exactement le cas. Dès leur première nuit dans leur nouvelle maison, une femme (Jodie Foster) et sa fille sont victimes d'un cambriolage. Pas de problème : elles n'ont qu'à se réfugier dans la « Panic Room », une salle spéciale isolée du reste de la maison. Le seul hic : ce que veulent les truands (trois hommes) est dans la salle... et la jeune fille est diabétique.

Panic Room est une véritable machine à suspense, un thriller pur et dur qui n'a d'autre but que de vous clouer à votre siège. Claustrophobes s'abstenir ! Les éléments du scénario sont convenus, mais grâce au réalisateur David Fincher, la facture technique du film est époustouflante. On se souviendra longtemps d'un plan continu décrivant l'intrusion des voleurs dans la maison, ou encore d'une séquence muette au ralenti montrant la première excursion des victimes hors de la « Panic Room »...

Malgré ces finesses techniques remarquables, l'intrigue est mince, ce qui rend le manque de définition des personnages d'autant plus désolant.



Beaucoup d'opportunités dramatiques sont gaspillées et bizarrement, c'est l'un des voleurs (Forest Whitaker) qui devient le pivot moral du film. Quelques erreurs techniques (le propane est un gaz plus lourd que l'air, par exemple) viendront agacer certains spectateurs, mais pas autant que la difficulté de s'attacher aux protagonistes. Bon thriller, **Panic Room** aurait pu devenir un classique avec un peu plus d'effort du côté du scénario. Tant pis.

On ne peut nier que **Panic Room** exploite sans vergogne des stéréotypes sexuels, mais ce n'est rien en comparaison de **Enough**, un thriller qui semble mathématiquement conçu pour profiter de certains préjugés contemporains. Jugez-en par vous-mêmes. Lorsqu'une femme (Jennifer Lopez) affronte son mari avec des preuves d'adultère, il devient abusif à un point tel que notre héroïne décide de fuir avec leur enfant. Le mari la traque alors à travers les États-Unis et la menace de mort si elle ne réintègre pas le domicile familial. Tout est-il perdu pour elle? Mais non, puisqu'elle réussit à s'échapper à nouveau et entreprend alors un entraînement physique pour défendre sa personne et sa fille...

Admettons que les fils de l'intrigue sont un peu gros. Pourtant, il ne s'agit pas d'un film stupide pour autant. Ce n'est pas la première fois que l'on assiste à des scénarios de vengeance féminine (**Eye For An Eye**, **I Spit On Your Grave**, etc.), mais



Enough partage avec des films comme **Double Jeopardy** une certaine efficacité qui transforme un film d'exploitation pur en un plaisir coupable. (Ils partagent aussi une bande-annonce qui dévoile les moindres retournements de l'intrigue, mais ça, c'est une autre histoire !) L'antagoniste est un être tellement maléfique que même les misogynes dans l'audience auront peine à ne pas se réjouir de son sort inévitable.

Bref, **Enough** est un divertissement délibéré, pas une œuvre socialement significative. Il y a quand même lieu de s'interroger, en sourdine, sur le message véhiculé par le film. Quelle est la frontière entre l'autodéfense et l'agression ? Le recours à une protagoniste combative est-il plus ou moins exploiteur que celui d'une victime de sexe féminin ? Mais, surtout, est-ce qu'un tel film serait toujours aussi perversément amusant si les rôles sexuels étaient inversés ?



Le rôle de Sandra Bullock dans **Murder By Numbers** se situe dans la même veine. Le scénario prend bien soin de révéler qu'elle a été victime d'une relation abusive plus tôt dans sa vie.

Mais elle est aussi une policière décidée à résoudre un meurtre presque parfait. La conjonction de ses démons intérieurs et de sa détermination parvient à en faire un personnage plus complexe que la plupart des rôles féminins du genre. Faut-il s'en surprendre alors que Bullock est au générique comme coproductrice ?



Il s'agit là d'une des surprises de **Murder By Numbers**, un thriller très ordinaire en apparence, mais qui fonctionne un peu

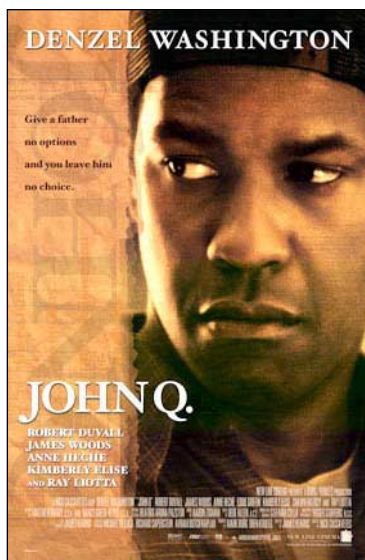
mieux que ce que pourrait laisser présupposer la bande-annonce. Les antagonistes sont deux étudiants qui, pour s'amuser, décident de commettre le meurtre parfait. Intelligents et astucieux, ils présentent tout un défi aux forces policières. (Ils ont évidemment tout lu sur les procédures utilisées par la police. On présume que l'affaire Leopold/Loeb faisait partie du curriculum.) Le jeu de manipulation les opposant à la protagoniste s'avère plus intéressant que prévu.

C'est un thriller efficace qui ne fait pas l'économie de quelques conventions dans le troisième acte, mais qui saura contenter l' amateur de thriller procédural. Sans trop chercher, on y retrouvera des références à Nietzsche, Rimbaud, Dostoïevski, un peu d'érotisme homosexuel et une contemplation de l'esprit criminel. De plus, qu'en est-il de la fascination qu'exerce la littérature policière sur les antagonistes ?

Thrillers sociaux

De par sa prédilection pour des protagonistes affrontant des forces hors de leur contrôle, le thriller est un instrument idéal pour examiner des enjeux sociaux. Qu'il s'agisse de déjouer une sinistre conspiration ou bien de faire face au Système, il n'y a qu'un pas.

John Q., par exemple, est un mélodrame qui prend pour cible le système de santé américain. Le scénario pose rapidement son protagoniste (Denzel Washington) comme col bleu et père de famille dévoué. Mais la tragédie frappe et avant peu, notre héros doit trouver près de 250 000 dollars pour payer une opération qui sauvera la vie de son fils. Le Système se ligue alors contre lui ; personne ne veut payer, personne ne veut l'aider. Il décide alors de prendre les choses en main et de tenir les patients d'une salle d'urgence en otages jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il veut.



Il est inutile de nier que **John Q** est un film manipulateur. La division riche/pauvre (ou blanc/noir, ou méchant/bon) est évidente. Musique country et baseball sont les signes de la bonne Amérique profonde. Les hôpitaux, eux, brillent par leur asepsisme froid. De plus, on insère à mi-chemin dans le film une scène particulièrement bizarre dans laquelle les prisonniers et le preneur d'otages discutent – comme à la télévision – des maux affligeant le système de santé américain. Les manipulations deviennent tellement évidentes que l'on en vient à éprouver de la difficulté à prendre le tout au sérieux. La dernière séquence, particulièrement affligeante, rivalise avec celle de **On Dangerous Grounds** sur le plan de l'intrusion flagrante de messages explicites dans une œuvre de fiction cinématographique.



Il n'y a pas à dire, on ne saurait taxer **John Q** de subtilité excessive. En revanche, il y a lieu de se demander si c'est un thriller social où le contexte mène à la transgression du système (bref, au crime), ou tout simplement un mélodrame qui tire une respectabilité induite des enjeux sociaux du moment. Ce n'est probablement pas le seul film à propos duquel on peut se poser la question ! Mais **Changing Lanes** ne sera pas un d'entre eux. Ici, il ne s'agit pas d'un protagoniste contre le système, mais d'un combat d'astuces entre deux individus, l'un riche, jeune et blanc (Ben Affleck), l'autre pauvre, plus âgé et noir (Samuel L. Jackson). Les routes de ces deux hommes ne devraient normalement pas se croiser, mais un accident de circulation fait que Jackson acquiert par mégarde un document fort important pour Affleck... et une manière d'obtenir réparation pour l'affront que lui a fait subir Affleck.

La bande-annonce du film semblait promettre un thriller bien ordinaire opposant le bien et le mal. Le film, cependant, est beaucoup moins manichéen. Le personnage d'Affleck se trouve coincé dans un environnement où l'éthique est découragée par collègues,

supérieurs et famille ; Jackson est un homme colérique qui provoque une partie de sa misère. Le jeu dangereux que se livrent les deux hommes est parfois enfantin, parfois très sérieux. Mais chemin faisant, on invitera le spectateur à méditer – comme le suggère le personnage de William Hurt – sur le « pacte social » entre individus qui fait en sorte que notre civilisation fonctionne avec un minimum de friction. Les deux prota-



Photo : Kerry Hayes

gonistes en viennent finalement à se demander quelles sont les limites d'une conduite appropriée ainsi que la part de responsabilité personnelle qu'il faut assumer quand de mauvaises choses se produisent.

Ceci dit, le film compte quelques faiblesses. Qu'il s'agisse d'une coïncidence incroyable grâce à laquelle Affleck parvient à retrouver Jackson dans les rues bondées de New York, ou des manipulations douteuses de l'intrigue qui poussent les personnages à commettre des actes remarquablement stupides, **Changing Lanes** ne réussit jamais à bien fonctionner. Le tout se termine par une finale un peu trop bêtement heureuse, comme si le scénariste s'était enfermé dans une logique qu'il ne pouvait pas parvenir à élucider sans recourir à quelques clichés bonbons.



Photo : Kerry Hayes

Le crime ne paie pas... mais fait rire

Les affaires criminelles n'ont rien de drôle, mais ça n'a jamais empêché l'émergence d'une certaine tradition de cinéma noir humoristique. Trois films parus durant le dernier trimestre

illustrent bien quelques approches possibles pour rendre le polar amusant.

La première tactique, évidemment, est celle de l'humour noir. **Death To Smoochy** de Dany DeVito adopte cette approche avec un succès mitigé. À première vue, on y aborde un sujet riche en possibilités, le petit monde des émissions de télévision pour jeunes. Quand un animateur d'émissions-jeunesse (Robin Williams) est pris littéralement la main dans le sac dans une sale affaire de pots-de-vin, on doit rapidement lui trouver un remplaçant pour remplir son créneau-horaire. Entrée en scène du créateur de Smoochy (Edward Norton), un grand naïf bien mal équipé pour faire face au personnage de Williams quand celui-ci voudra ravoir son poste. Meurtre, nains, ex-boxeurs, néo-nazis et mafia



irlandaise suivent pas très loin derrière. Fort bien, en théorie. Cependant, le visionnement de **Death To Smoochy**

fait apparaître la faille principale du film : ce n'est tout simplement pas drôle. Certes amusant (on sourit souvent), le film ne provoque que deux ou trois rires francs. Certains personnages sont carrément irritants et le scénario commet l'erreur de confondre violence et grossièretés avec humour noir. Pire encore, la finale dégénère en un numéro musical où l'antagoniste se rachète ! Malgré les possibilités de la prémisse et le talent mis à la disposition de l'équipe du film, le pénible résultat tombe simplement à plat.

Showtime emprunte une autre voie du comique, en imaginant un policier d'expérience (Robert de Niro) forcé de tenir la vedette d'une émission de télévision-vérité suivant ses enquêtes.

Tout se complique quand on l'affuble d'un partenaire fantasque (Eddie Murphy) qui ne cherche qu'à percer comme acteur. Le film est partiellement conçu comme un prétexte à une exploration de la différence de culture entre le vrai métier de policier et celui qu'imaginent les gens d'Hollywood. À cet égard, on remarquera plus particulièrement une scène amusante où William Shatner conseille nos deux agents sur leur rôle de policiers... à la lumière de sa propre expérience avec la série « T.J. Hooker » ! Malheureusement, après avoir tenté d'établir son



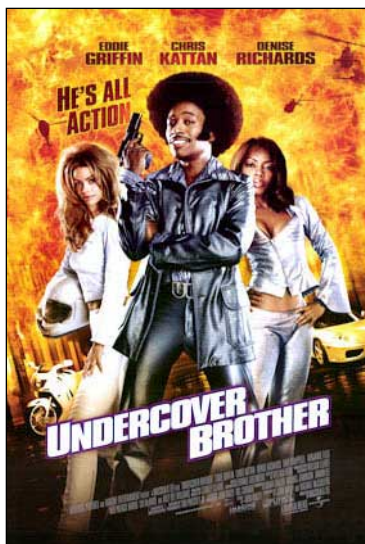
réalisme, **Showtime** devient progressivement un de ces mêmes *blockbusters* qu'il décrie. Le tout se termine par une finale délirante pleine de gros calibres, de poursuites automobiles enflammées et de secours *in extremis*. Il s'agit quand même d'un film divertissant pour les *junkies* de scènes d'action, mais il est difficile de ne pas flairer un relent d'hypocrisie dans cette production. Même quand Hollywood veut être réa-

liste, personne n'a le courage d'aller jusqu'au bout ! Pire encore, il s'agit d'une occasion manquée pour s'amuser avec les clichés des films policiers. Dans une veine similaire, même **The Last Action Hero**, en 1993, avait fait mieux...

Ceci dit, aucun besoin de remonter si loin dans le temps pour trouver une parodie plus efficace des films policiers. Alors qu'**Austin Powers** se moquait allègrement des films d'espionnage des années 60, **Undercover Brother** prend pour cible les films de *blaxploitation* en vogue durant les années 70. (Et encore

récemment, si l'on se fie au succès du remake de **Shaft**.) Le scénario d'**Undercover Brother** ne mérite pas discussion, puisqu'il s'agit simplement d'un fil conducteur pour les gags. Il est plus pertinent de mentionner le succès de la parodie et la réussite des blagues. **Undercover Brother** ne se prend pas au sérieux une seule seconde, et de ce fait réussit allègrement là où **Showtime** connaît des difficultés.

Il faut également souligner la nature incisive du commentaire social sous-jacent aux gags (vous n'avez qu'à écouter les trente premières secondes de dialogue pour bien apprécier), mais – chut ! – il ne s'agit ici que d'une simple comédie... Une question refait quand même surface : une parodie bon enfant des films de *blaxploitation*, même réussie, n'est-elle qu'une façon de désamorcer la colère raciale qui était une des marques caractéristiques de ces films ? En d'autres mots, **Undercover Brother** est-il sa propre anti-thèse ?



À la prochaine...

Au sommaire de la prochaine chronique : **Windtalkers** (un drame de guerre du réalisateur John Woo), **The Bourne Identity** (l'adaptation du roman de Robert Ludlum), **Road To Perdition** (un drame criminel ayant lieu à Chicago durant la prohibition, avec Tom Hanks), **K-19: The Widowmaker** (un thriller sous-marin inspiré d'une histoire vraie de la guerre froide, avec Harrison Ford et Liam Neeson)... et bien plus.

Sur ce, bon cinéma !

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

Pleins feux sur *Le Collectionneur*

Un billet de **DANIEL SERNINE**



Un meurtrier sème dans Québec des cadavres de blondes sur lesquels il a prélevé une main, une jambe ou un bras. L'enquête de Maud Graham commence dans un centre de conditionnement physique et se poursuit auprès d'un travesti, tandis que le tueur la traque et la serre de plus en plus près, lui livrant des fleurs, s'introduisant chez elle, violant une de ses amies. Entre-temps, Grégoire, le prostitué adolescent que Graham a pris sous son aile, a lui-même recueilli un tout jeune fugueur qu'il confie à sa protectrice. Le mystère s'épaissit lorsque l'assassin tue un sculpteur sur qui s'étaient portés les soupçons de Maud Graham...



PAS TOUT À FAIT UNE PIÈCE DE COLLECTION

162

Je ne cacherai pas que j'allais voir *Le Collectionneur* avec quelques préventions ; j'entretenais depuis longtemps l'opinion que le succès de Chrystine Brouillet en tant qu'auteure de romans policiers tenait plus à d'excellentes campagnes de presse qu'à un véritable talent pour bâtir des enquêtes. Comme roman, *Le Collectionneur* ne m'avait guère impressionné : l'intrigue manquait de nerf, la narration était quelconque, le dénouement s'avérait faiblard. Mais dès le générique d'ouverture du film on lit « Adaptation libre du roman de... ». Pour juger des mérites et des torts du film, c'est donc la scénariste Chantal Cadieux plus que l'écrivaine Brouillet qu'il fallait faire comparaître, de concert bien entendu avec le cinéaste Jean Beaudin.

Le verdict : eh bien mon jury intérieur est divisé, quoique le film soit indéniablement meilleur que le roman. Soyons précis : le scénario de Chantal Cadieux est supérieur au roman de Brouillet. La découverte des corps semés par le collectionneur est investie de plus d'intensité dramatique. L'enquête, le jeu de chat et de souris qu'elle devient sous la plume de Cadieux, ménage plus de suspense que l'intrigue de départ. La confrontation finale est bien mieux amenée, développée et mise en scène que dans le roman. Bref, nous voici devant un rare cas où le film est plus riche que le roman dont il s'inspire ; alors que d'habitude l'adaptation d'un livre pour l'écran est une suite de sacrifices, de raccourcis, de compromis et d'ellipses. Bon sang, le personnage même du collectionneur, Michael Rochon, a plus de substance dans le film que dans le roman !

Ce qui ne suffit hélas pas à faire du *Collectionneur* un excellent film. À côté de séquences impeccables où l'on voit clairement où est allé



l'argent (scène de nuit avec hélicoptère, photographie soignée, décors intérieurs généreusement garnis), il faut se résigner à cette autre séquence où il pleut à verse, grâce à des gicleurs, mais par une journée visiblement ensoleillée, comme dans les pires moments du *Ventre du Dragon* (Simoneau, 1989). C'est là qu'on voit que, dans un film québécois, les jours de tournage sont toujours comptés et que la production ne dispose d'aucune marge de manœuvre.

Néanmoins, à côté des réussites scénariques, on grince devant des invraisemblances, moyennes ou mineures mais toujours agaçantes. Un professeur d'art qui roule en Porsche Carrera (il possède une Renault dans le roman), un logiciel de portrait-robot qui a la face de Luc Picard dans sa banque d'images, une policière émérite qui ne songe pas à noter le numéro de plaque d'une voiture suspecte (numéro pourtant mis en évidence par la caméra, comme si l'indice devait servir plus loin durant le film).



À côté d'un brillant numéro d'acteur (le monologue final de Luc Picard dans le rôle du tueur en série), on subit des scènes où Maude Guérin, en Maud Graham, a un jeu tellement forcé qu'elle semble se livrer à un exercice de diction. Elle a certes de bons moments, M^{me} Guérin (qu'on pouvait aussi voir dans *L'Ange de goudron* pendant que *Le Collectionneur* était à l'affiche), mais ses nombreuses disputes avec son jeune protégé Grégoire (Lawrence Arcouette, qu'on a vu dans *Tag* et dans *Bouscotte*), dignes des scènes de ménage dans les plus pénibles téléromans humoristiques, ont eu raison de moi.

S'agissant d'un film québécois, je redoutais deux choses particulièrement. L'une, l'incapacité chronique de nos cinéastes à aborder les genres (fantastique, science-fiction, thriller) sans se réfugier dans l'humour, voire le burlesque; *Liste noire* constituait une exception; avec *Le Collectionneur*, on y échappe aussi. Mon autre appréhension: le jeu d'acteurs québécois, qui trop souvent ne semble se réclamer que de l'école du vaudeville ou celle du téléroman. Toujours cette distance, cette fausseté, comme si à l'instar du théâtre on ne cherchait pas à donner l'illusion du vrai. Ici encore, on s'en tire à peu près indemne; les faiblesses, hélas, se concentrent dans l'un des personnages centraux, l'inspectrice Graham, à qui je ne parvenais malheureusement pas à croire, l'imaginant plus volontiers comme animatrice



de loisirs dans une polyvalente. On veut penser que Beaudin l'a choisie pour autre chose que l'homonymie des prénoms, mais pour ma part je ne vois pas. Je n'y reconnaissais guère la policière potelée décrite par Brouillet, constamment obsédée par les chips, les pizzas et le souvenir de son dernier *chum*.

Pour le reste, *Le Collectionneur* offre maints plaisirs au cinéphile. Québec est photographiée avec amour (même si dans certaines scènes c'est Montréal qui lui sert de doublure). Malgré une fin plutôt faible (les trois protagonistes silencieux au bord du lac), le suspense est intense à souhait dans le dernier quart du film (sans atteindre celui d'un *Seven* ou d'un *Silence of the Lambs*, entendons-nous). Parlant de suspense – et je termine là-dessus –, il est regrettable qu'il ait fallu le sacrifier sur l'autel de la mise en marché. Car à moins d'avoir vécu sur un iceberg à la dérive jusqu'au moment de rentrer en ville pour voir le film, on sait que le tueur est le personnage de Luc Picard. Tombent alors à l'eau les remarquables maquillages qui, en d'autres circonstances, auraient retardé l'identification de Picard, ainsi que la fausse piste du professeur d'art incarné par Yves Jacques, sculpteur de corps tourmentés et de mains crispées, fausse piste qui ne rime à rien, ni dans le roman ni dans le film.

Inventaire en guise de conclusion : on voudrait avoir commencé une collection d'excellents films policiers québécois, mais pour les pièces maîtresses il faudra se résigner à attendre encore.

Daniel Sernine

■ Critique depuis toujours et critique de films depuis longtemps (dans la revue de science-fiction et de fantastique *Solaris*), l'écrivain Daniel Sernine s'intéresse aussi au thriller et au policier sous leur forme cinématographique.



ENCORE DANS LA MIRE

de

Denis Le Brun, Richard D. Nolane,
Stanley Péan, Jean Pettigrew,
Christophe Rodriguez,
Norbert Spehner

Montréal noir

Charité bien ordonnée commence par soi-même, si l'on en croit le dicton. Et pourtant, en raison des liens qui unissent la rédaction de la revue *Alibis* aux éditions Alire, nous avons préféré ne pas accorder une attention immodérée aux parutions portant ce label, de peur de nous voir reprocher un népotisme — un « risque » que soulevait à demi-mot une commentatrice littéraire que l'on suppose bien intentionnée. Toutefois, il nous semblerait incongru et injuste pour les écrivains de l'écurie Alire que la seule revue consacrée au genre noir passe sous silence la qualité générale de la production du principal éditeur en littérature de genre, sous prétexte de nous préserver d'une apparence de conflit d'intérêt. Aussi, en faisant fi de toute présomption de favoritisme et revendiquant ma pleine liberté critique, je tiens à saluer deux romans noirs comptant parmi les plus importants publiés au Québec depuis des années, en l'occurrence *Sanguine* de Jacques Bissonnette et *La Mort dans l'âme* de Maxime Houde.

Troisième livre de son auteur, paru initialement en 1994 (après *Programmeur à gages* et *Cannibales*,

datés respectivement de 1986 et 1991), *Sanguine* met en scène le personnage de Julien Stifer, lieutenant au Service de Police de la communauté urbaine de Montréal, qu'on retrouverait avec plaisir, quoique dans un rôle secondaire, dans *Gueule d'Ange* (1998), le roman suivant de Bissonnette, également repris en format de poche par Alire. Tourmenté par le mystère demeuré irrésolu de la disparition de sa jeune fille Chloé, Stifer enquête sur les assassinats violents d'une ado surnommée *Sanguine* et son chum, un petit revendeur de drogues du quartier Côte-des-neiges, meurtres en apparence reliés à des pratiques sexuelles pour le moins déviantes. Inévitablement, au fur et à mesure que son enquête progresse, elle se confond et télescope l'autre affaire dans l'esprit du policier, d'autant plus que son couple est resté profondément troublé par l'absence douloureuse de Chloé. Résolument noir, ce roman témoigne non seulement de la remarquable maîtrise des codes du genre dont fait preuve Jacques Bissonnette, mais aussi de sa connaissance profonde des procédures judiciaires, du milieu policier métropolitain et des bas-fonds peu recommandables du Montréal contemporain. Et puis, ne serait-ce que pour sa rigueur dans la construction



d'intrigues solides et crédibles, bien en évidence dans *Sanguine* et dans *Gueule d'Ange*, Jacques Bissonnette mérite amplement son statut de chef de file en matière de romans noirs au Québec.

Un peu plus jeune que Bissonnette, Maxime Houde n'a manifestement pas beaucoup à lui envier. Et même si ses romans ne font pas encore l'économie de certains tics d'écriture, de certains poncifs du genre, même s'ils paraissent très marqués par l'influence d'illustres modèles classiques américains (Dashiell Hammett, Raymond Chandler et compagnie), cette talentueuse recrue des éditions Alire compte néanmoins parmi les voix essentielles du polar chez nous. Deuxième volet des aventures du privé Stan Coveleski (après *La Voix sur la montagne*, paru en 2000), *La Mort dans l'âme* se situe en 1947, à l'ère du règne de la petite pègre sur le *red light* qu'un jeune Jean Drapeau ne tarderait plus longtemps à « assainir ». Perturbé par sa rupture avec sa femme qui l'a quitté après qu'il ait, contre son propre gré, levé la main sur elle, Coveleski, un ex-flic de la Sûreté de Montréal travaillant maintenant à son compte, entretient une relation platonique avec Fleurette, une prostituée au cœur d'or. Quand celle-ci devient la énième victime d'une vague de

meurtres perpétrés à Montréal, Coveleski accepte de collaborer avec son ex-partenaire de la Sûreté, DeVries, qui sollicitait en vain son aide pour résoudre l'affaire.

Il faut applaudir d'abord cette reconstitution historique, qui bénéficie d'une remarquable attention aux menus détails — les « vieux » ne noteront au passage qu'un seul anachronisme : une allusion au magasin La Baie qui, à l'époque, s'appelait plutôt Morgan's. Au-delà de cette minutieuse rigueur, reconnaissons à Maxime Houde un sens du suspense manifeste ainsi que le don de camper des ambiances troubles, de donner vie à des personnages vivants et les plonger dans des dilemmes moraux qui ne laissent pas le lecteur indifférent. De toute évidence, Houde a le potentiel pour devenir rapidement l'un des maîtres du genre chez nous. Un écrivain à garder à vue, donc. (SP)

Sanguine

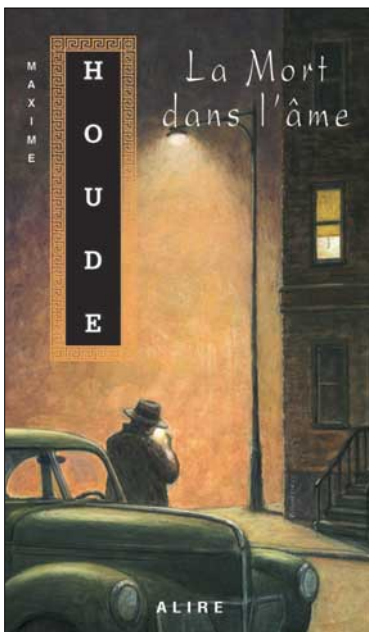
Jacques Bissonnette

Alire, 244 pages.

La Mort dans l'âme

Maxime Houde

Alire, 275 pages.



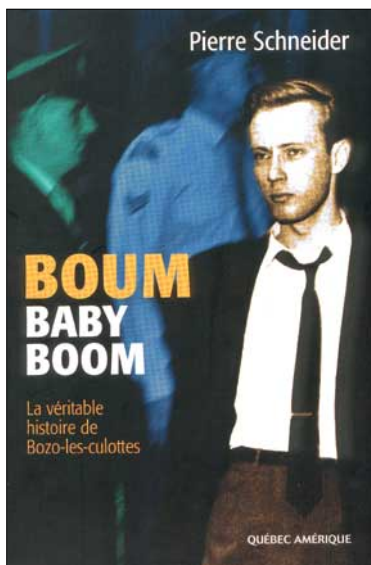


Des idées et des hommes

Il fut une époque où le cœur des Québécois battait au diapason de quelques slogans révolutionnaires, le plus connu étant: « Vive le Québec libre! » Si le grand Charles — sourire en coin — n'a rien fait pour éteindre le feu, quelques-uns bien avant lui songeaient à donner au « petit peuple » les moyens d'accéder à son indépendance qui, avouons-le, était à l'ordre du jour d'un bout à l'autre de la planète, surtout depuis que Castro, Che Guevara et ses Barbudos avaient osé leur pied de nez aux tout-puissants États-Unis.

« Lentement mais inexorablement, je prenais conscience que le peuple québécois n'était pas maître dans sa propre maison et que c'étaient les grosses légumes de Westmount, de Toronto et de Londres qui dictaient leurs quatre volontés. Je réalisais la justesse des expressions populaires que j'entendais depuis ma tendre enfance et qui exprimaient bien ce que nous étions: des gens nés pour un petit pain, des porteurs d'eau ». Ainsi s'exprime Pierre Schneider, l'un des premiers membres de ces cellules dites « révolutionnaires » qui posaient des bombes dans les boîtes à lettres du très chic Westmount. Plus qu'une autobiographie où le modèle du Bozo-les-culottes de Raymond Lévesque ne cache rien de sa vie privée et de ses déboires (alcoolisme, dépression, famille déstructurée), c'est toute une fresque politique et social du Québec des années 50/70 que brosse ce *Boum baby Boom*. D'une jeunesse qui se cherche en plein Quartier Latin à la naissance de la notion de « maîtres chez nous », Pierre Schneider nous fait vivre (ou revivre, pour les plus vieux d'entre nous) ces différentes phases de l'évolution de ce Québec où tout semblait encore possible.

Mais ce livre nous réserve d'autres surprises, puisque l'écrivain, qui est aussi journaliste de métier, ouvre la porte (souvent très secrète) du monde judiciaire et de son corollaire: le journalisme d'enquête et la « cueillette » des données! Doit-on en rire ou pleurer? À vous de juger, mais quelques pages valent le pesant d'or: « Le système était simple et très efficace: je laissai le numéro de mon téléavertisseur à tous les policiers susceptibles de marcher dans cette combine et, lorsque ces derniers m'appelaient pour me signaler un nouveau crime, le journal leur versait la somme de 25\$. Ce qui me permettait, avec mon photographe, d'arriver sur les lieux en



même temps que les enquêteurs et d'avoir accès à toute la scène du crime. » Autres temps, autres mœurs, l'auteur ne s'aventure pas plus sur ce terrain miné, mais les quelques passages consacrés au judiciaire comptent parmi les plus instructifs qu'il m'ait été donné de lire sur le sujet. En conclusion, ces 300 pages composent le portrait d'un homme qui a vécu et vit toujours avec passion ses deux idées maîtresses: le journalisme et la justice sociale. (CR)

Boum Baby Boom. La véritable histoire de Bozo-les-culottes
Pierre Schneider
 Québec Amérique, 307 pages.

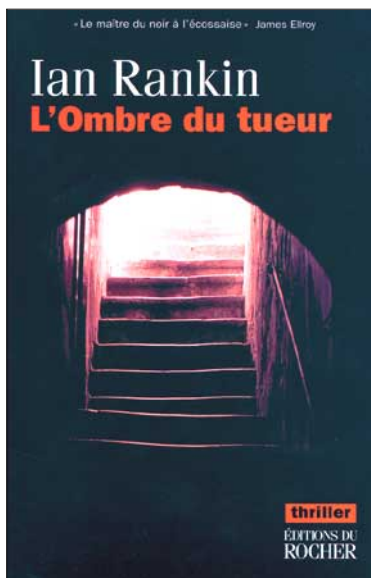


Où l'on rencontre l'énigmatique John Rebus...

L'Ombre du tueur, de l'auteur écossais Ian Rankin, est la huitième enquête de l'inspecteur John Rebus, dont quatre sont maintenant disponibles en version française. Il s'agit d'une brique de 480 pages dont l'intrigue est relativement complexe (son titre et quelques éléments de l'histoire rappellent *le Tueur et son ombre*, de l'écrivain américain Herbert Lieberman). Au départ, il s'agit d'une banale histoire de tueur en série. À la fin des années soixante, un *serial killer*

surnommé « Bible John » a semé la terreur en Écosse avant de se volatiliser. Trente ans plus tard, Édimbourg est le théâtre de meurtres similaires. Bible John serait-il de retour ? La police serait prête à le croire, si elle n'avait la preuve que le meurtrier, auquel elle donne le sobriquet de « Johnny Bible », est jeune. Bible John, Johnny Bible... Les noms se ressemblent : le lecteur a besoin d'être vigilant pour ne pas perdre le fil. L'inspecteur John Rebus est fasciné par l'affaire du tueur en série, mais pour le moment, il a d'autres chats à fouetter. Pour lui, les choses se compliquent singulièrement : il tente d'élucider une affaire de meurtre d'un employé de plate-forme pétrolière tout en étant lui-même sujet d'une enquête interne. Trente ans plus tôt, il a joué un rôle déterminant (et plutôt louche, *a priori*) dans la condamnation d'un homme qui n'a cessé de clamer son innocence et a fini par se suicider. La pression des médias conduit la police à procéder à une contre-enquête. Rebus aurait-il couvert une injustice ? C'est ce que tente de déterminer le commissaire Acram que Rebus a peu subtilement accusé de toucher des pots de vin. Autant dire que la partie ne sera pas facile pour ce diable d'homme, grand buveur devant l'éternel, d'autant plus que, les voies de la Providence et celles du polar étant ce qu'elles sont, son affaire de meurtre initiale le ramène inexorablement sur la trace de Bible John, lequel, s'est mis dans la tête de démasquer et de liquider son imitateur. Intrigue complexe donc, mais dans laquelle on reste accroché sans que l'intérêt faiblisse un seul instant. Les Anglo-Saxons appellent ça « A page turner » ! Un *croque-page* ? Un livre où on est littéralement *obligé* de poursuivre sa lecture. Pas de fausses pistes ou de pelures de banane, ici tout fonctionne rondement. Ce roman est une mécanique narrative parfaitement rodée qui nous entraîne à un rythme d'enfer. La résolution est satisfaisante, mais un élément d'intrigue reste ouvert. À suivre, peut-être...

Quand Ian Rankin a commencé sa carrière littéraire, il voulait écrire « le grand roman écossais » dans la tradition de Robert Louis Stevenson. À sa grande surprise, c'est le monde du polar qui a « récupéré » son premier roman *Knots & Crosses*, publié en 1987, une variation moderne sur le thème de Jekyll et Hyde, dans lequel John Rebus (baptisé ainsi pour rappeler l'idée du puzzle), un policier d'Édimbourg, un ancien militaire, fait sa première apparition. Après plusieurs tentatives infructueuses pour se débarrasser de l'étiquette générique (non, je n'écris pas des polars ! je fais de la littérature, moi,



refrain connu...), Rankin a fini par accepter l'idée que c'était dans le domaine populaire qu'il allait faire sa marque, ce qui lui a valu, au cours des deux dernières années d'atteindre une stature internationale et de figurer désormais sur la liste des best-sellers. On ne s'en plaindra certainement pas. Avec Charlie Resnick (John Harvey), Alan Banks (Peter Robinson) et quelques autres, John Rebus fait désormais partie du panthéon de mes durs à cuir préférés, même si je n'ai pas l'ombre d'un soupçon de sa capacité phénoménale à absorber des litres de scotch et autres liquides explosifs. Grisant, je vous dis... (NS)

L'Ombre du tueur

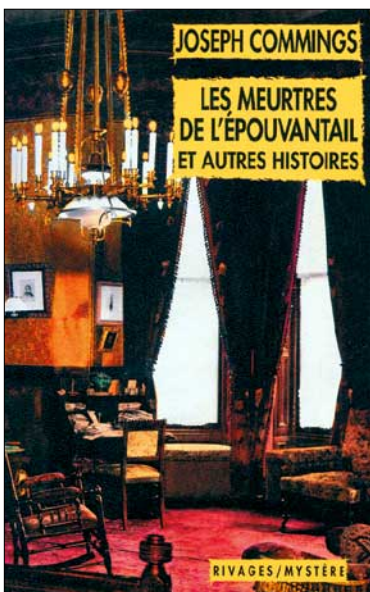
Ian Rankin

Du Rocher, coll. Thriller, 480 pages.



Un oiseau rare : un politicien sympathique

Laissons Roland Lacourbe, anthologiste émérite et grand amateur d'énigmes insolubles, présenter sa dernière publication *Les Meurtres de l'épouvantail et autres histoires* : « La parution du présent livre constitue un petit événement. C'est en effet la première fois au monde qu'est publiée une anthologie



rassemblant une collection de nouvelles de Joseph Commings, auteur estimé, jusqu'à ce jour, par un nombre restreint de fanatiques. [...] Décédé en 1986, Joseph Commings n'aura malheureusement pas eu cette joie de se voir enfin consacrer un ouvrage entier ». Le personnage central de ces huit premiers récits (l'éditeur en annonce d'autres), est un type haut en couleur, le sénateur démocrate américain Brooks U. Banner, qui a fait sa première apparition en mars 1947 dans les pages de *Ten Story Detective*, un pulp très populaire à son époque. D'emblée, avec « Meurtre sous cloche » son créateur le confronta à un problème de miracle. Au cours des trente-sept années suivantes, Joseph Commings accumula les situations baroques et les crimes impossibles dans un corpus de trente-deux nouvelles. La dernière aventure du sénateur Banner a été publiée en novembre 1984 dans *Mike Shayne Mystery Magazine* (même si selon Edward D. Hoch, elle fut écrite au début des années 70). Banner, comme certain de ses semblables, est un personnage un peu farfelu, caricatural, une grande gueule américaine, à l'encombrante stature de plus de cent vingt kilos, avec un nez proéminent et rouge à la W. C. Fields, des tenues extravagantes, mais on l'aura deviné, doté d'un sens de l'observation et de la déduction dignes de Sherlock Holmes. Par exemple, dans « Meurtre sous cloche »,

un crime a lieu dans une cellule de verre scellée de toute part. Dans « le Spectre du lac », les deux passagers d'une barque sont tués alors qu'ils étaient seuls dans l'embarcation. Un médium est poignardé lors d'une séance de spiritisme où tous les participants étaient revêtus de camisole de force (L'empreinte fantôme). Bref, de petites aventures amusantes, un peu vieillot tout de même, à prendre avec un gros grain de sel, pour ceux qui adorent les récits de meurtres impossibles, de chambres closes, par des spécialistes comme John Dickson Carr, Clayton Rawson ou Hake Talbot. Avec préface de Roland Lacourbe et une bibliographie commentée des 32 enquêtes du sénateur Banner. (NS)

Les Meurtres de l'épouvantail

Joseph Commings

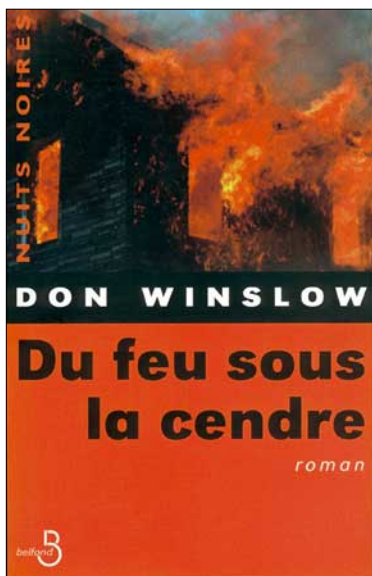
Rivages / Mystère, 46, 277 pages.



Brûlé par plus de feux que je n'en allumai...

Passionné de planche à voile, Jack Wade vit et travaille pour pouvoir se faire porter par la vague. Ancien policier convaincu de parjure pour sauver un témoin, il bosse maintenant comme spécialiste des incendies criminels pour une compagnie d'assurance. Il connaît son boulot, c'est une véritable vocation. Aussi, quand la police essaie d'étouffer un cas d'incendie vraisemblablement criminel, Jack refuse de lâcher le morceau. Winslow ayant lui-même été détective pour une compagnie d'assurance, l'enquête de Jack est décrite avec minutie et on y apprend beaucoup de choses sur la « science du feu ». (Patricia Cornwell peut aller se rhabiller !)

La prime est (trop) vite réclamée par le propriétaire de la maison, Nick Vale, dont la femme a péri dans l'incendie. Petit à petit, l'enquête de Jack montre que Nick Vale, promoteur immobilier en apparence mais chef d'un clan de la mafia russe en réalité, avait de bonnes raisons de vouloir tuer sa femme. Mais le Russe a bonne réputation, beaucoup d'amis influents et quelques arguments-massues dont deux gardes du corps entièrement dévoués et des hommes de mains vietnamiens. Jack se retrouve bientôt seul, avec son ex-petite amie, sœur de la victime, à vouloir continuer l'enquête. Même sa compagnie est prête à payer de peur de perdre un procès inévitable. Courage ou simple obstination ? Rien n'est jamais simple avec Winslow !



Paumé qui se révèle dans l'action plus coriace que l'on aurait cru, Jack Wade est un personnage typique de l'univers de Winslow : Tim Kearny dans *Vie et mort de Bobby Z* (un livre absolument délicieux et délirant !) ou encore Neil Carey, héros de nombreux titres parus en Série Noire (*Cirque à Picadilly*, *Le Miroir de Bouddha*, *Noyade au désert...*), tous aussi alambiqués et divertissants. Passés maîtres dans l'autodérision, ils font tous preuve d'humour même dans les situations les plus désespérées. Tous les livres de Winslow sont rapides, drôles, efficaces et on se laisse embarquer même dans les intrigues les plus saugrenues. Le plus souvent cependant, on y rit jaune et *Du feu sous la cendre* n'y fait pas exception à cette règle, comme en témoigne la finale au goût de cendre ! (DL)

170

Du feu sous la cendre**Don Winslow****Belfond, coll. Nuits noires, 394 pages.**

Toute vérité n'est pas bonne à lire...

J'ai parfois beaucoup de difficulté à m'enthousiasmer pour les pastiches ou les polars que je qualifierais d'*érudit*, pleins de références littéraires, historiques et autres. Parfois, ils peuvent être parfaitement

assommants. Souvenez-vous du roman d'Eco, *Le Nom de la Rose*. Comme des milliers de lecteurs, ces hypocrites, mes frères, j'ai eu un mal fou à le terminer à cause des longueurs, des citations latines, des milliers de détails assommants (et inutiles) que nous infligeait l'interminable sémiologue italien recyclé en romancier. Dans un autre registre (ses romans sont moins longs que ceux d'Eco), je ne déteste pas, à l'occasion, lire les récits de René Reouven, spécialiste du pastiche, grand maître ès érudition, et je me faisais une fête de lire *La Vérité sur la rue Morgue*. Quand il est question de Poe, au diable les réticences : je salive, je trépigne, je fonce, surtout que les prémisses de la chose étaient plus que prometteuses : Edgar Allan Poe a-t-il secrètement vécu à Paris ? Et où est-il allé chercher *réellement* son inspiration pour « Double Assassinat dans la rue Morgue », « Le Mystère de Mary Roget » et « La Lettre volée », ses trois principales nouvelles policières ? Une mystérieuse narratrice nous convie à démêler toutes ces énigmes dans un récit dont la première partie est malheureusement d'un ennui épouvantable. J'ai vraiment failli abandonner tellement cette succession bavarde de quatorze personnages (dont un orang-outan nommé Hop Frog qui, au moins, ne parle pas !), parmi lesquels Poe (déguisé en Eddie), Vidocq et quelques autres, impliqués dans des affaires louches (mais vraiment pas



intrigantes) manque d'intérêt. Ça n'accroche tout simplement pas... C'est donc plus par devoir que par intérêt réel que je me suis embarqué dans la deuxième partie, une autre jungle de subjonctifs, de tournures maniérées et autres argots de l'époque, pour me rendre jusqu'au bout de mon calvaire ! Soyons juste, la deuxième partie se lit beaucoup mieux, les choses s'accroissent et nous avons droit enfin à une véritable intrigue policière avec les explications ingénieuses promises au début. Mais que de souffrances pour en arriver là ! Oui, certes, c'est érudite, brillant, plein de clins d'œil, de personnages historiques, de références littéraires, historiques, voire scientifiques de toutes sortes, mais c'est aussi diablement longuet ! Et ça cause, ça cause... J'en conclus cyniquement que c'est probablement pour tromper notre ennui, nous récompenser d'avoir enduré ce calvaire, que l'éditeur a cru bon de nous proposer l'intégrale des trois nouvelles de Poe à la fin du livre (ce qui fait tout même pas loin de la moitié de ce volume !). Ah oui, j'allais oublier l'identité de la narratrice : Georges Sand, dont le nom de jeune fille était Aurore Dupin, baronne (très active) Dudevant. Dupin... Vous saisissez ? (NS)

La Vérité sur la rue Morgue
René Reouven
Flammarion, 274 pages.



Jeux de mains, jeux de vilains...

Bath est un haut-lieu historique de l'Angleterre dont la renommée remonte jusqu'à l'époque romaine, ce dont témoignent ses célèbres thermes. Guère étonnant donc qu'on y fouille d'anciennes cryptes et que la ville abrite un nombre inhabituel de magasins spécialisés dans les antiquités. Ce qui l'est plus, c'est de découvrir par hasard une main dans du béton de facture bien récente puis un crâne de femme dans une de ces cryptes situées sous l'abbaye de Bath.

L'inspecteur Peter Diamond, le héros de la seule série policière de Peter Lovesey à se situer de nos jours et non à l'Ère Victorienne, est bien plus connu pour ses talents de limier que pour sa patience. Et celle-ci ne va pas tarder à être mise sérieusement à l'épreuve quand ce qui apparaissait comme une enquête sur un meurtre survenu au cours de fouilles vingt ans plus tôt, va être brusquement projeté sous les feux des médias. On va apprendre en effet que la crypte en question se trouvait être partie intégrante



d'une maison rasée en 1893, une maison qui avait eu pour locataire au début du XIX^e siècle une certaine... Mary Shelley. Mieux, celle-ci y aurait rédigé la plus grande partie de son célèbre *Frankenstein* ! Du pain béni pour les journalistes et le début de l'horreur pour l'inspecteur Diamond dont le tact avec la presse est à peine supérieur à celui d'un pitbull. Et, pour corser le tout, une antiquaire locale qui possédait sans le savoir l'écritoire de Mary Shelley est retrouvée assassinée... Le meurtrier ne serait-il pas Joe Dougan, ce professeur d'université américain obsédé par Mary Shelley et qui avait justement rendez-vous le soir de sa mort avec l'antiquaire pour acheter l'écritoire que plus personne n'arrive plus maintenant à retrouver ?

Une situation inédite et embrouillée comme les affectionne Peter Lovesey, spécialiste anglais du policier à énigme et qui collectionne les prix littéraires les plus prestigieux. Le roman se lit avec grand plaisir et regorge de dialogues souvent savoureux. Si certains personnages restent très typés et un petit peu convenus, d'autres, comme Ingeborg Smith, la journaliste free-lance de choc qui ne rêve que d'entrer dans la police, sortent franchement de l'ordinaire. Le brio avec lequel le chef d'orchestre Lovesey fait jouer son petit monde en arrive parfois à faire un peu oublier au lecteur l'enquête proprement dite. Et

lorsque celle-ci arrive à son terme logique, sa résolution paraît moins importante que le fait que le spectacle soit terminé et que l'heure est malheureusement venue de quitter la salle. Pas de « roman noir à message » ici, mais une bonne partie de plaisir pour le lecteur. Ce qui ne fait vraiment pas de mal de temps en temps... (RDN)

Une Main dans la Tombe

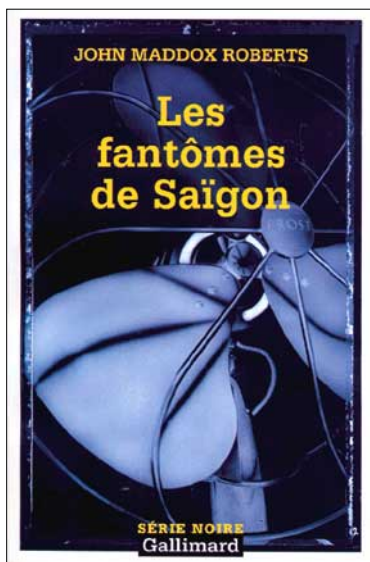
Peter Lovesey

Éditions du Masque, 412 pages.



Retour au Vietnam...

Ne me demandez pas pourquoi (en fait, je l'ignore!) mais j'aime beaucoup les romans de guerre, particulièrement ceux dont l'action se passe au Vietnam. Quand le récit de guerre est combiné à un bon polar, bien réaliste, bien ancré dans les faits historiques, alors là, je suis aux anges. C'est pourquoi j'ai beaucoup apprécié (euphémisme!) ces *Fantômes de Saïgon* dont l'auteur, John Maddox Roberts, a fait son service militaire au Vietnam. Il a donc pu voir sur place ce qu'était cette drôle de guerre qui a traumatisé une génération d'Américains et dont les blessures ne sont pas encore toutes cicatrisées. Gabe Treavor, détective privé et Mitchell Queen, producteur de cinéma, ont servi tous les deux dans les PM (*Military Police*) à Saïgon pendant la guerre du Vietnam. Entre autres aventures, ils étaient aux premières loges pendant la meurtrière offensive du Têt. La vie les a peu à peu séparés, mais vingt-cinq ans plus tard, Mitchell recontacte Gabe et lui demande d'enquêter sur de mystérieuses menaces qui pèsent sur un film qu'il veut produire à Saïgon. C'est là que vont (ré)apparaître les fameux *fantômes* annoncés dans le titre! L'auteur fait constamment alterner les souvenirs de guerre et la progression de l'enquête présente. Chaque étape de l'intrigue présente renvoie à des événements et des personnages du passé militaire des principaux protagonistes. Ce qui nous vaut les meilleures scènes d'action du livre. Par ailleurs, ce livre nous révèle des choses insoupçonnées sur cette guerre sale entre toutes et notamment ce qu'il est advenu des nombreux déserteurs américains (il y en eut des centaines). Incapables de quitter le pays, de monter dans un avion, que sont-ils devenus? La plupart d'entre eux se sont retrouvés dans le quartier chinois de Saïgon et là, ils se sont organisés en gangs, ils ont survécu d'activités criminelles diverses : trafic



de drogue et d'armes, proxénétisme et autres activités illicites lucratives. On les appelait les *fantômes*. La plupart d'entre eux furent exécutés par les communistes, mais certains survécurent. C'est ce que Gabe Treavor ne va pas tarder à découvrir, d'autant plus qu'il connaissait l'un des principaux leaders, le même qui maintenant envoie des lettres de menace à Queen.

Il y a longtemps que je n'avais lu un roman avec autant d'intérêt et de plaisir. Le personnage principal est intéressant, sympathique. On a même droit, fiction oblige, à une intrigue sentimentale qui s'intègre bien dans la trame narrative, avec un personnage féminin coloré, intelligent, plein de ressources. Même le dénouement est ingénieux, bien amené, sans tours de passe-passe inutiles. Tout se tient à merveille. On en sort à contrecoeur, un peu abasourdi, voire même un peu jaloux devant tant de talent. Un roman de Série Noire comme je les aime... (NS)

Les Fantômes de Saïgon

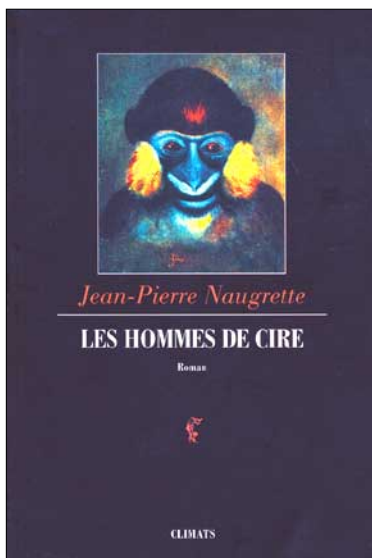
John Maddox Roberts

Gallimard, coll. Série Noire, 384 pages.



Un petit pastiche, avec ça ?

Dans sa version Jekyll, Jean-Pierre Naugrette, professeur agrégé, enseigne la littérature anglaise



du XIX^e siècle à l'université. Spécialiste de Robert Louis Stevenson, auquel il a consacré plusieurs livres, il a traduit plusieurs romans de cet auteur, notamment *The Strange Case of Dr. Jekyll and Mr. Hyde*. Dans sa version Hyde, il s'est lancé dans une carrière littéraire avec un premier roman en 1998, *Le Crime étrange de Mr. Hyde*, dans lequel il donne la parole au double meurtrier du Dr Jekyll et dans lequel on retrouve, entre autres, Sherlock Holmes et Watson. Voici que notre homme récidive avec *les Hommes de cire*, un autre pastiche holmésien dans lesquels les personnages du roman précédent réapparaissent. Sherlock Holmes a mis à jour l'existence d'une gigantesque et surnoise entreprise visant à changer le visage de l'humanité par la multiplication artificielle des corps. C'est à Londres, en pleine ville, au cœur même de l'Empire que l'ennemi veut frapper. Voici soudain que les rues de la ville sont envahies par une foule de primates en chapeau melon, parapluie et costumes impeccables se rendant à leur bureau de la City comme des métronomes. Une tyrannie nouvelle apparaît, bien pire que celle exercée par la reine Victoria : la zoocratie. La partie ne sera pas facile pour Holmes et Watson qui doivent affronter un ennemi rusé, puissant et indestructible.

Cette œuvre mélange allègrement les genres puisqu'il s'agit d'un roman policier, d'aventures, aussi allégorique que fantastique, qui entraîne le lecteur

dans un labyrinthe étourdissant où les doubles prolifèrent et se jouent allègrement de son reflet. Le problème avec de nombreux professeurs devenus écrivains, c'est qu'ils oublient parfois qu'ils ne sont plus dans une salle de classe et persistent à enseigner plutôt qu'à raconter. Ça n'est pas le cas de Naugrette. À travers ces pages, c'est surtout son amour de la littérature populaire et de ses modèles mythiques qui transparaît. Fidèle à l'esprit des œuvres originales, il nous entraîne dans une aventure d'époque pleine d'imagination et de rebondissements qui raviront les fans de Stevenson, dont l'énigmatique Jekyll/Hyde refuse décidément de disparaître, ainsi que les amateurs de Sherlock Holmes/Watson. Deux pastiches pour le prix d'un !

Comment résister à un début de chapitre aussi dramatique : « Lorsque vous lirez ces lignes, Watson, j'aurai cessé de vivre » ? Quant au dénouement, écrit dans la bonne tradition du roman d'aventures à personnages récurrents, il laisse miroiter de nouveaux épisodes mirobolants. (NS)

Les Hommes de cire

Jean-Pierre Naugrette

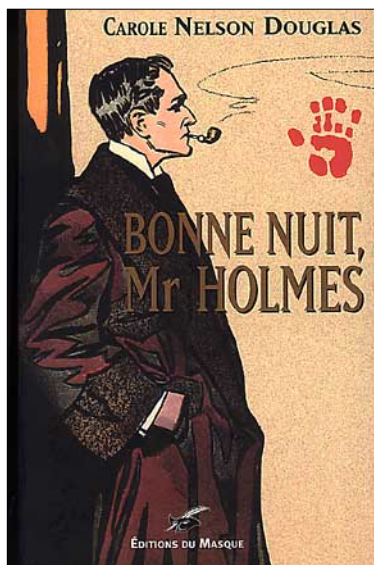
Climats, coll. l'Éclaircie, 206 pages.



Femme de paroles, femme de tête...

Dans la foulée de l'imposant retour sur Sherlock Holmes que nous propose en ces pages notre collègue Jean-Jacques Pelletier, j'ai pensé qu'il serait intéressant de retrouver le *Grand Homme* dans un nouveau rôle, c'est-à-dire celui de personnage secondaire puisque dans *Bonne Nuit*, *Mr Holmes*, Carole Nelson Douglas inverse la distribution des rôles proposés dans la nouvelle « Un scandale en Bohème » et place Irene Adler, cette remarquable femme qui tint tête au célèbre limier, au premier plan de l'intrigue.

C'est du moins ce que nous promettait la quatrième de couverture, mais c'est hélas faux : le personnage principal de ce roman, c'est Penelope Huxleigh, une jeune fille plus pétée de préjugés victoriens que la reine elle-même et d'une redoutable efficacité lorsqu'il est question de parler pour ne rien dire ! Qui donc est cette empêcheuse de lire en paix ? Eh bien, c'est ni plus ni moins que le pendant féminin du bon docteur Watson puisque Penelope Huxleigh est l'amie d'Irene Adler et celle par qui nous apprendrons ces aventures.



Or, si Watson était d'une brièveté exemplaire lorsqu'il s'attardait sur sa propre personne ou ses sentiments personnels, « Nell » n'en finit plus de nous emmerder (si, si !) avec ses peurs, ses craintes, ses préjugés et, dans un registre plus général, ses inepties. Madame Douglas, je veux bien croire qu'il était important de montrer le triste niveau de la condition féminine à la fin du dix-neuvième siècle, en Angleterre, pour que le lecteur puisse comprendre à quel point Irene Adler était, toujours pour cette époque, une femme remarquablement d'avant-garde, ouverte, fonceuse et libérée, mais c'est surtout « elle », Irene Adler, que nous voulions voir — et aussi, dans une moindre mesure, Sherlock Holmes —, pas l'autre !

Mais parlons de l'intrigue... Dans *Bonne Nuit, Mr Holmes*, nous revisitons, dans sa nouvelle intégralité, l'intrigue dont nous n'avions eu qu'un très bref aperçu dans « Un scandale en Bohème » et, il faut le dire, le travail de complétion fait par Douglas est impeccable. Le lecteur découvrira tout ce qu'il y a eu avant et après le fameux affrontement entre Adler et Holmes, et la connaissance de ces tenants et aboutissants lui fera comprendre qu'Irene Adler, tout comme le disait Sherlock Holmes à son ami Watson, est *effectivement* une femme remarquable, à l'intelligence tout aussi affûtée que la sienne...

sinon plus, laissera peu subtilement planer l'auteure du présent roman.

On verra aussi que, contrairement au reclus du 222, Baker Street, Irene Adler, dont le métier premier est cantatrice, adorait frayer parmi le beau monde et c'est pourquoi le lecteur rencontrera dans les pages de ce roman des personnages réels importants qui ont pour nom Oscar Wilde, Bram Stoker, Antonín Dvořák, etc.

Bref, on aura compris que ce roman, qui aurait pu se mériter les plus hautes notes puisque Carole Nelson Douglas connaît admirablement bien son sujet, n'a péniblement obtenu, en raison de l'inutile prolixité de la femme de paroles, que la note de passage ! (JP)

Bonne Nuit, Mr Holmes
Carole Nelson Douglas
 Éditions du Masque, 466 pages.



Un Messie bien particulier !

Ce *Vendredi Saint* (titre original : *Messiah*) nous arrive en droite ligne de Londres. Son auteur, Boris Starling, ancien journaliste, travaille pour une agence spécialisée dans la gestion de situations de crise. Le propos de son premier roman ? La chasse au psychopathe le plus épouvantable depuis Jack l'Éventreur. Particularité du tueur : il laisse une petite cuillère en argent dans la bouche de ses victimes... après y avoir prélevé la langue !

La critique londonienne a comparé ce roman au *Silence des Agneaux* et à *Seven* ; pour ma part, je n'irai pas si loin, même s'il s'agit d'un excellent premier roman. Car si l'intrigue roule effectivement sur les chapeaux de roues (malgré certaines complexités inutiles), si la mécanique est d'une belle précision (malgré des coïncidences troublantes et quelques longueurs inutiles) et que les revirements et les coups de théâtre sont de qualité (là, je n'ai rien à dire !), il n'en demeure pas moins que l'écriture manque de fluidité, que le style s'apparente encore trop à l'écriture journalistique et que l'emploi du présent comme temps de verbe de la narration est extrêmement agaçant, voire absurde dans certaines situations (peut-être cependant est-ce le choix du traducteur). Mais c'est un premier roman, n'est-ce pas ?

Outre les crimes du psychopathe qui se multiplient, le lecteur a droit au passé trouble de Red Metcalfe,



l'inspecteur de Scotland Yard qui dirige l'enquête. Ce dernier a un frère en prison, un frère qui a été condamné pour meurtre à la suite de sa dénonciation par Red. On comprendra que les relations de l'inspecteur avec sa famille ne sont pas au beau fixe. Qui plus est, un soir, Red a percuté quelqu'un avec sa voiture et ne s'est pas arrêté. Depuis, le remords le ronge : pourquoi a-t-il dénoncé son frère et ne se dénonce-t-il pas lui-même ?

Je ne résume pas plus l'intrigue, ce serait vous enlever le plaisir de la découverte des *punchs* qui parsèment les pages de ce thriller. Néanmoins, apprenez que, alors que les meurtres rituels s'enchaînent, tous différents, tous horribles, Metcalfe découvre le plan d'ensemble de « Langue d'Argent » et peut ainsi prévoir ses prochains meurtres. Mais il y a une marge entre prévoir et prévenir, ce qui ne fera qu'exaspérer les enquêteurs et entretenir la psychose qui s'empare de la ville.

Boris Starling débute sa carrière d'écrivain en lion ; souhaitons qu'il sache éviter les pièges du célèbre proverbe et que son deuxième roman soit encore meilleur. (JP)

Vendredi Saint

Boris Starling

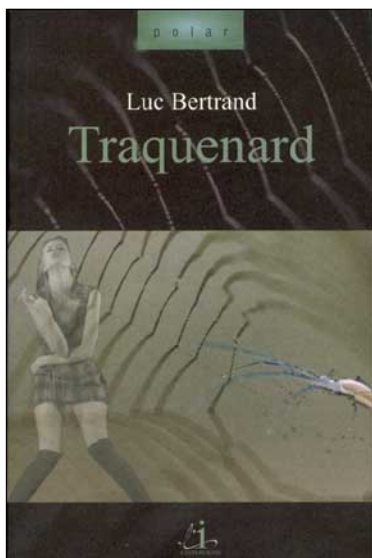
L'Archipel, 477 pages.



La réalité dépasse-t-elle la politique-fiction... ?

Ces dernières années ont vu paraître un certain nombre de polars québécois dont l'intrigue se déployait autour des enjeux de la politique québécoise ou canadienne et du sempiternel débat constitutionnel. Outre les pavés de notre collègue Jean-Jacques Pelletier (*La Chair disparue*, *L'Argent du monde*, Alire, 1998 et 2001), dont les préoccupations excèdent largement les frontières du Québec et du Canada et l'inextricable question nationale, on songe notamment à *Trois Jours en juin* (Libre Expression, 1998), cet excellent thriller signé Steven Gambier, un auteur plus mystérieux encore que Réjean Ducharme. Ce roman de politique-fiction racontait les trois jours qui précèdent la déclaration de souveraineté du Québec en imaginant le scénario du pire, c'est-à-dire les manigances de troupes fédéralistes sous la direction de fanatiques évoquant Stéphane Dion et Jean Chrétien à la puissance N, l'intervention des forces armées canadiennes et la venue à Québec d'une flotte de frégates de la Marine royale canadienne en partance de Halifax., chargées d'assiéger la Capitale et de faire échec aux souverainistes. On se rappellera aussi d'un essai infiniment moins fructueux intitulé *L'Attentat* de Jacques Pelletier (Québec Amérique, 1998), baptême de feu littéraire d'un ancien bonze du milieu publicitaire qui relatait également la tentative de putsch orchestrée par des mercenaires fédéralistes pour évincer du pouvoir un gouvernement résolu à déclarer unilatéralement l'indépendance du Québec. On peut aussi citer *Louana* (Beaumont, 1999), un thriller diablement efficace exploitant également les conséquences de l'hypothétique accession du Québec à l'indépendance qui valut à son auteur Lionel Noël la plus prestigieuse récompense canadienne en littérature policière, le Prix Arthur-Ellis, en 2000. Enfin, plus récemment, François Lancôt publiait *Les Nuits tomberont une à une* (Lancôt, 2001), un suspense mettant en scène un ancien felquiste en cavale, injustement soupçonné du meurtre d'une poignée de délateurs qui avaient contribué à l'arrestation de bon nombre de prétendus terroristes à l'heure de la Crise d'octobre.

À la lecture de ces titres et des innombrables autres qui portent également sur la question, il appert que le sujet est inépuisable et que les points de vue pour



l'aborder ne manquent pas. Aussi, ne s'étonnera-t-on pas si Luc Bertrand, qui a durant des années œuvré dans les coulisses de la scène politique québécoise, ait choisi d'y camper son premier roman, *Traquenard*. Après la démission inopinée du Premier ministre québécois Marc Rivard, qui venait tout juste d'entreprendre une croisade contre les bandes de motards criminalisés, son ami et successeur Raymond Genest connaît une cuisante défaite électorale. Au lendemain de celle-ci, s'enclenche une course à la chefferie de ce parti fédéraliste provincial en mal d'un véritable programme, course où tous les coups seront permis d'office... Manière de pamphlet politique doublé d'un roman à clef où il n'est pas difficile de reconnaître certains acteurs réels de la scène québéco-canadienne à peine déguisés pour les besoins de la fiction, *Traquenard* est un livre ambitieux et non dénué d'intérêt. Avec une virulence qu'on imagine dictée par la rancœur, Bertrand brosse le tableau du milieu de la politique politicienne (apelons-la ainsi, par souci de politesse) qui mérite l'adhésion inconditionnelle du lecteur. À en croire l'auteur, qui table sur nos préjugés les plus cyniques ou lucides, il s'agit d'un univers peuplé d'êtres mesquins et aisément corruptibles, ne dédaignant pas certaines alliances avec le monde interlope. Sur ce plan, le romancier frappe fort et marque des points.

On doit cependant déplorer un certain laisser-aller de la part de l'éditeur, qui aurait dû faire montre de davantage de rigueur tant sur le plan de la révision linguistique du manuscrit que sur celui de la direction littéraire proprement dite. Non seulement il subsiste dans ce livre quelques regrettables impropriétés de termes qui feront sourire ou sourciller (par exemple, l'auteur écrit « guerre intestinale » au lieu de « guerre intestine »), mais le scénario, prodigue en longueurs, aurait gagné à être resserré, les dialogues auraient pu être épurés et la psychologie des personnages aurait nécessité un peu d'approfondissement pour leur conférer une vérité plus grande que celle de la caricature. Rien de bien grave, j'en conviens. Mais la somme de ces défauts mineurs finit presque par l'emporter sur les qualités indéniables de ce premier roman. Luc Bertrand s'en sort néanmoins avec un score honorable, il est vrai, et c'est pourquoi on n'hésitera pas à guetter ses prochaines parutions, s'il lui venait l'envie de récidiver. On l'y encourage, même. (SP)

Traquenard
Luc Bertrand
L'interligne, 468 pages.

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 3 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 3 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2002

© **Alibis et les auteurs**